

Au ciment la brume

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Les Incendiaires, 2022.

Je venais voir la mer, 2023.

Point d'orgue, 2024.

Barbie sur le récif, 2024.

à L'École des loisirs

Cosmonaute, 2021.

Mon pays de terre rouge, 2023.

NICOLAS GIRARD-MICHELOTTI

Au ciment la brume

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Le réel est étrange en ce moment.

Ce texte a été publié avec le soutien du
Centre national du livre

© 2025, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-729-5

Personnages

ARTHUR, *étudiant journaliste.*

HUGO, *apprenti maçon (second œuvre).*

LÉA, *infirmière libérale.*

VIC, *sans emploi.*

HAÏLIE, *barmaid.*

MIRIAM, *mère d'Arthur, sage-femme.*

MOSS, *un témoin.*

L'INCONNU.

L'IRRADIÉ.

Prologue

ARTHUR. – Ça commence par la forêt. Toujours de la même manière. Le lit d'épines rouges, mes pieds nus. Je marche dans la forêt rouge, brûlante sous les pieds. J'entends une voix. C'est la voix de mon père. C'est lui qui m'a conduit ici. Il souhaite que je le trouve. Son murmure me guide, entre les arbres, les broussailles, jusqu'à une plaque de béton. Immense plaque fissurée. La fissure s'élargit, devient faille : de la brume s'en échappe. Je m'allonge, mon ventre contre la terre. Plonge mon regard dans la faille. Mon père est là, de l'autre côté. Son œil me regarde. Son œil bleu. Il tente de dire quelque chose. Je ne comprends pas. J'essaye d'élargir la brèche. Il tend sa main. Je tends la mienne, pour l'attraper. La brèche s'ouvre, immense. Je me sens tomber. Je tombe. Je tombe dans le vide. Je me réveille.

MIRIAM. – Arthur, ça va ?

ARTHUR. – Quoi ?

MIRIAM. – Tu as crié.

ARTHUR. – Pardon.

MIRIAM. – Meo, descends de la table. Descends, pssst ! Tu veux du café ? Il en reste.

ARTHUR. – Cette ville d’où je viens, où je suis né, n’est pas connue du monde. Elle ne l’intéresse pas. Même son nom ne vous dirait rien. Ce n’est pas un endroit où l’on passe, où l’on s’arrête. Ses habitants diraient : c’est un lieu sans histoire.

MIRIAM. – Et dépêche-toi, il est presque midi !

ARTHUR. – Pourtant, une année – j’étais enfant –, des habitants ont soudain disparu. Volatilisés en l’espace d’une nuit.

MIRIAM. – La poussière.

ARTHUR. – Ils ont été oubliés, peu à peu, comme s’ils n’avaient jamais existé. Et moi aussi, je les ai oubliés, tous, comme s’ils n’avaient jamais existé.

MIRIAM. – Toujours la poussière.

ARTHUR. – Tous, sauf un.

MIRIAM. – Tu peux balayer toute ta vie, cette foutue poussière reviendra toujours te hanter. Laisse tomber.

ARTHUR. – Il y a, près de ma ville, village presque, une forêt épaisse, qui, comme toutes les forêts, recèle un secret : la centrale.

MIRIAM. – Meo !

ARTHUR. – Une centrale souterraine, d’un genre non renseigné, et disparue depuis sous une plaque de ciment.

MIRIAM. – Meo !

ARTHUR. – À la suite d’un accident, la centrale aurait éclaté, dégageant dans l’atmosphère des fumées toxiques. Militaires et pompiers auraient aussitôt déversé des quantités massives de sable, d’argile, de bore, de borax, de dolomite et de plomb pour boucher l’ouverture, avant de recouvrir le tout d’une dalle de béton, ou « sarcophage ».

MIRIAM. – Meo ! Viens ici !

ARTHUR. – Naturellement, la vague de disparitions qui a frappé notre territoire il y a vingt ans et qui a emporté mon père a un lien direct avec l’accident.

MIRIAM. – Ce chat ! Mais qui m’a infligé ce chat !

ARTHUR. – Dans les archives du *Régional*, j’ai découvert ce compte rendu, daté du 19 mai 2006, soit moins d’un mois après la catastrophe : « Un certain nombre de courriers font état de phénomènes inhabituels, à savoir : l’agressivité subite des animaux domestiques et sauvages ; la prolifération des vers de terre à la surface des zones de verdure ; la floraison précipitée de certains végétaux ; la désorientation des oiseaux ; l’apparition d’une brume. » Un peu plus bas, on lit : « Le journal a choisi d’ignorer ces courriers. » Dans les années qui ont suivi, on a recensé à cinquante kilomètres à la ronde une augmentation significative du nombre de malformations congénitales, de maladies cardio-vasculaires, de cancers et de cataractes infantiles.

Je fais d'ailleurs partie de ces enfants atteints d'une maladie de l'œil. Ce n'est pas si grave, je veux dire, ce n'est pas mortel, mais de là où je suis, j'ai du mal à vous voir, par exemple.

MIRIAM. – Ah, te voilà. On va passer à table.

ARTHUR. – Ma mère, elle, a perdu ses cheveux : je me souviens des touffes brunes dans la douche. Elle continue de dire qu'il ne s'est rien passé.

MIRIAM. – C'est simple.

ARTHUR. – Maman remue le coulis de tomates.

MIRIAM. – Ton père –

ARTHUR. – Elle pose la spatule sur le plan de travail et recouvre la casserole.

MIRIAM. – Ton père il a dit « à plus tard ! » et il est jamais revenu. Et moi c'est par chagrin que je suis tombée malade. Je sais pas où tu vas les chercher, tes histoires. Toi tu es un rêveur debout, tu as l'imagination.

ARTHUR. – Je me souviens de la fumée.

MIRIAM. – Et alors ? Le bois ça peut cramer n'importe quand, même en avril.

ARTHUR. – Ce n'était pas un incendie.

MIRIAM. – Ah tu vas pas recommencer ! Je te préviens, Arthur, tu recommences pas. Stop. Tes histoires de centrales fantômes cachées dans la forêt, t'es gentil, t'en parles à un psy ou à tes copains, pas à ta mère. Moi j'ai pas le temps pour ça.

ARTHUR. – Tout est là, dans ce dossier. Lis, et tu verras.

MIRIAM. – Et les extraterrestres ? T'y as pensé que ça pourrait être les petits hommes verts qui ont enlevé papa ?

ARTHUR. – Maman.

MIRIAM. – La fumée, si ça se trouve, elle venait de leur soucoupe. Deux belles assiettes volantes. Tiens d'ailleurs, mets la table.

ARTHUR. – Si c'était juste un incendie, pourquoi tu n'as pas vu le corps ?

MIRIAM. – Parce qu'il y en avait pas. Rien, zéro. T'écoutes ce que j'arrête pas de te dire ou t'es bouché ? Y en avait pas, parce qu'il était pas là. Malin comme il est, ton père, il en aura profité pour filer en douce, ce cochon.

ARTHUR. – Quoi ?

MIRIAM. – Ça il a dû la fourrer la terre, en long en large et en travers.

ARTHUR. – Mais qu'est-ce que tu racontes ?

MIRIAM. – Je te parie qu'à l'heure qu'il est il vit avec une autre, et que tu as des frères et sœurs. Qui peut savoir ?

ARTHUR. – Maman tu dis n'importe quoi.

MIRIAM. – Pas pire que toi.

ARTHUR. – Et son nom, sur la tombe, parmi les autres noms ?

MIRIAM. – C'est moi qui suis allée la demander, la tombe ?

ARTHUR. – Si tu penses qu'il est vivant, pourquoi tu as permis que son nom y figure ?

MIRIAM. – Pourquoi ? Pourquoi ? Tu me fais rire ! Mieux vaut être veuve que cocue.

ARTHUR. – Vraiment ? C'est ta réponse ?

MIRIAM. – Et toi, d'où ça te vient de remuer tout ça, d'un coup ? Me parle plus de ton père. Est-ce qu'il est là, ton père ? On s'en fout de ton père ! Il s'est pas cassé le cul pendant vingt ans à te nourrir, ton père. T'a juste éjaculé et puis salut bonsoir, et j'exagère à peine. Tu sais quoi, il vaut pas le quart du temps qu'on est en train de lui consacrer, ton père. Oublie-le, ça nous fera du bien. Il t'a bien oublié, lui.

ARTHUR. – Le couvercle tremble, éclaboussé par le coulis en ébullition. Maman baisse le feu, retire le couvercle et touille. La vapeur qui s'élève vient troubler la vitre, la vallée et la forêt au loin.

MIRIAM. – Mets la table, j'ai dit. J'ai faim, moi. Il est où Meo ?

ARTHUR. – Qu'est-ce que j'en sais ?

MIRIAM. – Pas possible, toujours en vadrouille. Meo ! Meo !

Elle sort à la recherche du chat.

ARTHUR. – La fenêtre se désembue. D'ici, on voit la brume s'extraire de la forêt pour glisser lentement sur le lac. J'aime à croire que ce sont les morts qui marchent et que mon père en fait partie, le sans-visage. Il marche avec les autres d'un bord à l'autre de la terre. Et peut-être espère-t-il que je ne l'oublie pas, moi qui ne vais jamais au cimetière, moi qui ne sais pas comment lui faire honneur. C'est à la brume que je me recueille, pas à la tombe. Qui sait, de toute façon, si les tombes sont pleines ou vides, après vingt ans ?